

Alexandre Lacroix
**Voyage au centre
de Paris**

roman



« Sans amour, on ne peut
rien connaître intimement. »

Extrait de la publication

Flammariion

Voyage au centre de Paris

Alexandre
Lacroix



Jardin du Luxembourg. Un homme s'adresse à une femme qu'il s'apprête à rejoindre : il lui raconte l'histoire des mythiques chaises du Jardin, lui parle de *La Nausée* de Sartre, fait un détour par la Fontaine Médicis... Puis il poursuit « en sa compagnie » une exploration sentimentale et savante de Paris. À chaque rue traversée sont convoqués des anecdotes méconnues, des auteurs oubliés et célèbres ou des souvenirs personnels, du temps où le narrateur visitait de nuit les catacombes, escaladait les toits de Paris ou rencontrait à la bibliothèque la femme qui l'attend aujourd'hui.

Dans ce récit aussi érudit qu'accessible, Alexandre Lacroix réussit à partager sa connaissance époustouflante de la ville et à mettre en scène un Paris intime et éternel. Et, ce faisant, il transforme ce roman géographique en un singulier voyage amoureux.

Né en 1975, Alexandre Lacroix est rédacteur en chef de Philosophie magazine depuis 2005 et professeur de littérature à l'Institut d'études politiques de Paris. Essayiste et romancier, il a récemment publié Contribution à la théorie du baiser (Autrement, 2011) et L'Orfelin (Flammarion, 2010) qui paraît chez J'ai Lu en janvier 2013. Voyage au centre de Paris est son huitième roman.

Flammarion

Extrait de la publication

Voyage au centre de Paris

Du même auteur

Romans

L'Orfelin, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2013.

Quand j'étais nietzschéen, Flammarion, 2009 ; J'ai lu, 2010.

De la supériorité des femmes, Flammarion, 2008, J'ai lu, 2009.

Un point dans le ciel, Flammarion, 2004.

La Mire, Flammarion, 2003.

Être sur terre, et ce que j'en retiens, Calmann-Lévy, 2001 ; Pocket, 2004.

Premières volontés, Grasset, 1998 ; Pocket, 2006.

Essais

Contribution à la théorie du baiser, Autrement, 2011

Le Téléviathan, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2010

La Grâce du criminel, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2005

Se noyer dans l'alcool ?, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2001 ; J'ai lu, 2012.

Alexandre Lacroix

Voyage au centre de Paris

roman

Flammarion

© Gallimard pour Raymond Queneau,
« Les sirènes de Sébastopol » in *Courir les rues*, p. 337
et Vladimir Nabokov, « L'Inconnue de la Seine »
(traduction de Hélène Henry), in *Poèmes et Problèmes*, p. 183
© the Estate of Vladimir Nabokov, used by permission of
The Wylie Agency (UK) Limited pour Vladimir Nabokov,
« L'Inconnue de la Seine », taken from *Poèmes et Problèmes*, p. 183.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-9685-5

À Chiara

Jardin du Luxembourg :
d'une effrayante et obscène nudité

Est-ce que j'aime, ou est-ce que je déteste Paris ? Une fois de plus, je me pose la question sans parvenir à y répondre. Le pour et le contre s'enroulent l'un autour de l'autre et déjouent mes facultés d'analyse. Comme si Paris était une femme, avec laquelle j'aurais vécu tant d'années que la flamme initiale se serait depuis longtemps tarie, si bien que je ne saurais dire si je l'aime plus que toute autre personne au monde ou si je lui en veux d'avoir occupé une place trop grande dans mon existence.

Ah, je me doute que ces paroles risquent de te surprendre. Toi qui as grandi loin de la capitale, qui t'es sentie contenue durant toute ton adolescence par l'étroitesse des perspectives que t'imposait un petit bourg de la Sarthe, tu as toujours pensé à Paris comme à une sorte de nadar, de destination idéale, une cité dont tu rêvais qu'elle te délivrât de ton ennui. Aussi, tu ne comprends pas que Paris puisse être pour celui qui le connaît plus intimement autre chose, une source de malaise et de vague à l'âme, mieux, une sorte de blessure intérieure.

Le temps est-il venu, pour moi, d'*aller voir ailleurs* ? De déménager, de repartir de zéro, en France ou à l'étranger ? Je m'interroge une fois encore, assis sur une chaise dans les jardins du Luxembourg. C'est une chaise métallique de couleur hésitante elle aussi, entre le vert olive et le caca d'oie. Elle n'est pas vraiment confortable. N'importe, pour un touriste, c'est assurément là une surprise : Paris est l'une des seules villes au monde où l'on trouve, dans quelques parcs, du *mobilier*. C'est-à-dire des fauteuils à accouder et des chaises droites qu'on peut transporter, déplacer à sa guise, et non des bancs scellés. La prudence aurait sans doute commandé de river ces meubles au sol, afin de couper court à toute tentation de vol, et néanmoins, la tradition a fait en sorte que des chaises véritables soient disposées çà et là dans ces jardins du Luxembourg à peu près comme dans le salon d'une maison bourgeoise.

C'est que ces chaises ont une histoire ! Ah, tu vas voir, j'ai beau éprouver envers Paris des sentiments mêlés, je *le* connais à fond. (Permetts-moi, ici, d'ouvrir la parenthèse : les hasards de l'orthographe ont mal fait les choses, en dotant Paris du genre masculin, tu ne trouves pas ? Chaque fois que je m'appête à prononcer une phrase du genre « Paris est beau » ou « Paris est gris », j'éprouve une hésitation, j'ai l'impression de commettre une faute d'accord. Paris est masculin comme nom propre, certes, mais ne dit-on pas la Ville lumière ? Ernest Hemingway n'a-t-il pas intitulé un livre *Paris est une fête* ? Par son caractère, Paris me semble plus proche des capitales féminines – ce club assez select de

vieilles courtisanes, auquel appartiennent Rome, Bruxelles, Athènes, Vienne ou Lisbonne... Ce sont des beautés fanées, dont les heures de gloire remplissent désormais les manuels d'histoire, mais qui refusent d'abandonner le maquillage, de cesser de plaire. Les villes masculines, à l'opposé, ne font pas de cadeau – Londres, New York ou Amsterdam ont quelque chose de direct, d'énergique et vulgaire, une franchise d'uppercut. Mais revenons aux chaises.) Au début du XVIII^e siècle, une mode a fait fureur dans la capitale française : un des loisirs principaux de l'aristocratie comme de la bourgeoisie consistait à passer l'après-midi au jardin. Là, des loueurs vous proposaient des chaises à la journée ou à la semaine, pour vous reposer et prendre le soleil – cela peut sembler un peu bizarre, mais songez qu'aujourd'hui on loue bien des transatlantiques sur les plages privées de la Côte d'Azur ou de Ligurie, à prix d'or.

Après la Première Guerre mondiale, ce commerce existait toujours ; il était géré par des bailleurs bénéficiant d'une concession accordée par la questure du Sénat. Les tarifs étaient modiques, vingt centimes pour une chaise et trente centimes pour un fauteuil. Entre midi et une heure trente de l'après-midi, la location était suspendue, afin de « permettre aux ouvrières parisiennes de se reposer ou de prendre leur repas dans les squares et jardins sans grever leur modeste budget », et la gratuité fut accordée aux mutilés de guerre à partir de 1929. Jusqu'à l'année de ma naissance – oui, ce petit manège a bel et bien duré jusqu'en 1974 –, des femmes acariâtres, si l'on en juge par les témoignages et les caricatures circulant

en son for intérieur, ironise : « La chaisière arrive et me vend un ticket. Maintenant tout est en règle. Si quelqu'un dit "Qu'est-ce qu'elle fout ici ?" je pourrai montrer mon ticket. Je suis en règle... je me sens en sécurité, rien qu'à le serrer dans ma main. »

La profession de chaisière a disparu, les chaises du Luxembourg sont gratuites et pourtant, elles demeurent un enjeu géostratégique. Car s'il veut vraiment prendre ses aises, le promeneur ne se contentera pas de poser ses fesses sur l'une d'elles. Il lui faudra aussi étirer ses jambes. La position suprêmement convoitée est celle, presque allongée, que procure l'association d'un fauteuil au dossier incliné et d'une petite chaise pour y flanquer ses talons. De sorte que, dans les périodes d'affluence, le week-end par beau temps ou les jours fériés, comme aujourd'hui, certains arrivent de bonne heure et réquisitionnent pour leur plaisir égoïste des chaises en surnombre. Parmi les tactiques qui permettent aux plus têtus de ces châtelains du postérieur de conserver leurs biens tout au long de l'après-midi, je t'en mentionnerai trois : le refus misanthrope et grinçant du retraité qui ne veut rien céder ; tout aussi efficace mais moins ouvertement antipathique, l'attitude qui consiste à poser une veste sur le dossier de la chaise faisant office de repose-pied, en précisant aux éventuels prétendants que vous attendez quelqu'un ; enfin, les amoureux n'entament nullement leur capital sympathie quand ils squattent deux ou trois chaises pour y tenter des escalades, la fille à califourchon sur le garçon, et se livrer à des câlineries qui sont

à leur sujet, exerçaient la profession de « chaisières », qui vous encaissaient en maugréant.

Dans son meilleur roman, le vénérable *Bonjour minuit*, la romancière britannique Jean Rhys dépeint brièvement son héroïne – et son double – Sasha Jansen, aux prises avec l'une de ces chaisières. Nous sommes en 1937. Sasha Jansen a sa jeunesse derrière elle, la vie l'a durement éprouvée. Elle a traversé un mariage, un avortement, un divorce, de multiples déceptions sentimentales et l'alcool la possède. Un jour, elle croise dans une rue de Londres une amie fortunée, qui lui trouve une mine si pathétique qu'elle lui offre une somme d'argent afin qu'elle aille passer une semaine à Paris, à s'amuser, à se changer les idées. Généreuse intention. Évidemment, la semaine d'évasion tournera à la catastrophe, Sasha ne parvenant qu'à traîner son mal-être de bars glauques en garnis borgnes. Résignée, elle accepte la drague lourde des hommes de passage, même si elle se donne rarement à eux. Elle est aux abois – toujours prête à éclater en sanglots, elle se raccroche à son manteau de fourrure, seul reste de sa splendeur d'antan. Quand elle va s'asseoir près du bassin du Luxembourg, Sasha tourne sa chaise non vers l'eau – elle ne veut pas voir les bambins qui jouent avec leurs cannes à pousser des bateaux miniatures – mais vers les arbres, « droits et minces ». Elle trouve l'endroit « doux et solennel », jusqu'à ce que survienne la chaisière. À nouveau, la Société lui envoie l'un de ses émissaires pour la houspiller. On ne peut pas se contenter d'être là, il faut payer le droit de rester. Vivre, c'est avoir contracté une dette. Sasha,

à l'ordinaire du baiser ce que le Kama Sutra est au missionnaire.

J'ai tout de même été assez étonné, voire légèrement contrarié, je te l'avoue, de découvrir un article dans *Le Monde* du 9 septembre 2009 qui parlait justement de ces chaises : elles sont aujourd'hui fabriquées par une petite entreprise familiale de l'Ain, à Saint-Didier-sur-Chalaronne ; cette PME s'appelle Fermob ; or, une commande venait de lui être passée par l'université d'Harvard. Désormais, le campus le plus prestigieux de la planète serait lui aussi équipé de ces chaises mobiles et inconfortables badigeonnées à la crotte de pigeon – où va se nicher la francophilie, parfois ! Le patron de la petite entreprise, Bernard Reybier, plastronnait : « Avec un peu de chance, l'un des futurs présidents américains usera ses fonds de culotte sur nos chaises ! » avait-il déclaré à l'agence Reuters pour l'occasion. En me renseignant davantage, j'ai découvert que ces modèles de chaises et de fauteuils du Luxembourg ont été dessinés en 1923 par des employés de la mairie de Paris ; leur créateur est donc considéré comme anonyme. En 2004, Fermob a confié à un jeune designer, un certain Frédéric Sofia, la responsabilité de revoir leurs lignes. Il en a adouci l'assise et les a déclinés en vingt-quatre coloris. Aujourd'hui, ce sont les créations de Sofia qui s'exportent dans le monde entier tandis que l'original, le modèle dit « Sénat », est produit par Fermob exclusivement pour les jardins du Luxembourg. Fait significatif, Sofia a élargi ces chaises pour faciliter leur exportation : car vois-tu,

c'est bien connu, les Américains ont un cul bien plus gros que le nôtre.

Toujours est-il que ces sièges mobiles font partie de ces particularités parisiennes dont on ne trouve l'équivalent nulle part ailleurs, au même titre que les espèces de serpillières cylindriques, semblables à des couvertures militaires enroulées et sanglées, qu'on aperçoit parfois à proximité des bouches d'égout et qui ont pour fonction d'aider à canaliser les eaux pluviales, ou que le Carborundum, ce revêtement synthétique fait de carbure de silicium qui habille les marches de certaines bouches de métro et scintille sous la lumière comme une rivière de diamants noirs, ou encore les « clous », ces fameuses têtes d'acier arrondies qui servaient à délimiter les passages piéton et qui ont aujourd'hui presque disparu – autant de détails qui adressent un signe de familiarité au connaisseur et laissent perplexes les étrangers.

C'est donc sur un de ces sièges Fermob étroit pour petit cul bien parigot que je me gèle, en pensant à toi, une fois de plus, en ce jour d'automne. Seulement, je ne pense pas à toi dans les mêmes termes que d'habitude. Aujourd'hui, je ne me soucie pas de notre vie de couple, avec ses dilutions et ses rebondissements inévitables ; en fait, je me demande si tu pourrais avoir, pour moi, *le visage même de la durée*. Malheureusement, une telle question, sitôt qu'elle s'ébauche dans mon esprit, me semble presque insoutenable et je préfère, pour l'instant du moins, l'éluider.

L'horloge du Sénat, qui me fait face, indique une heure quinze de l'après-midi. La météo est très instable. Il y a aujourd'hui un vent qui fouette et pousse ardemment les cumulus défilant comme des desserts sur le tapis roulant d'un self-service ; entre ces blocs de crème vanille, le soleil darde des rayons pointus et l'azur est bleu. Au-dessus du grand bassin, virevoltent des mouettes dont on se demande toujours un peu ce qu'elles foutent là. Certaines poussent l'insolence jusqu'à piailler, conférant à ce décor si parisien le fond sonore d'un port de Normandie. Un groupe de petites filles très collet-monté galopent gaiement autour du bassin. Les mouettes disputent aux pigeons, qui n'en peuvent, les croûtons de pain flottant sur l'eau (une juste rançon du racket que ces derniers imposent aux moineaux, si tu veux mon avis). Les gamines bourges se chamaillent pour un cerceau. Un garçonnet d'une dizaine d'années joue avec un hors-bord télécommandé qu'il fait vrombir en zigzags sur le bassin circulaire. La fontaine, au centre, est actuellement en réfection, invisible car emballée dans de larges feuilles de Polyane.

C'est curieux, chaque fois que je viens ici, dans ces jardins, je me sens à la fois à Paris et en dehors. Comme la campagne, le Luxembourg offre le dégagement, la vue béante sur le zénith, la sensation précieuse du souffle de l'air au visage. Plat, il ressemble à une paume triste tournée vers les nuages, comme les champs de la Beauce qui ne sont pas si loin. Pourtant, ce jardin est trop strict, trop encadré de pierres et de grilles, trop maîtrisé, poli, pomponné pour ne pas être urbain. Surtout, il y a cette fine

poussière blanche, crayeuse, sur le sol, qui se dépose sur les chaussures, macule le bas des pantalons, s'insinue dans vos narines et vous rappelle à la sécheresse minérale de la cité.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Autrefois, on venait ici pour avaler un grand bol de verdure. Les travaux de réaménagement du baron Haussmann détruisirent une immense pépinière, la plus belle d'Europe et du monde – d'où sortaient quatorze mille arbres fruitiers chaque année, vendus immédiatement –, ainsi que la plus belle collection de vignes de France, réunissant plus de sept cents cépages. Fleuron de l'horticulture française, ces plantations occupaient une grande partie des jardins du Luxembourg et de l'Observatoire. C'étaient des hectares de terrain où le peuple de Paris, qui ne louait pas de chaise et ne restait pas dans les environs immédiats du palais Médicis – l'actuel Sénat –, s'en allait marcher, pique-niquer, muser. Les écrivains et les poètes consacrèrent des pages amères à la disparition de la pépinière. Dans *Mes souvenirs*, le chef de file de l'école parnassienne, le très académique et ampoulé Théodore de Banville, que Rimbaud admira, à qui il demanda conseil avant d'être écœuré par sa morgue de possédant, fait part de sa nostalgie, en 1882 : « Ces pépinières, c'était un pêle-mêle de tout, arbres, fleurs, labyrinthes, collines et descentes, allées d'épais lilas formant berceaux, et dans ces chemins verdoyants et fleuris où passaient dans les brises de douces haleines de parfums, se pressait une foule de fillettes, de jeunes gens rêveurs, de couples amoureux, de vieux savants qu'on eût pris (non sans raison)

pour des pauvres... À l'étudiant comme au poète, il n'en coûtait pas un sou pour aller dans la plus luxurieuse des campagnes. »

À l'autre bout du spectre social, le vigoureux Jules Vallès, écrivain engagé s'il en fût, pleure lui aussi dans un article paru dans *La France*, en 1883, « l'assassinat de la pépinière dans le fond ombreux du Luxembourg » (le mot d'« assassinat » n'est pas choisi au hasard. Durant la semaine sanglante, une cour martiale siégea dans le palais Médicis. Les communards étaient jugés sommairement et les murs des terrasses du jardin servirent à des milliers d'exécutions. On alignait les condamnés puis on les passait à la mitrailleuse ou encore, comme on disait alors en jargon militaire, au « moulin à café »). De façon amusante, aux yeux de Vallès, ressentir de puissants, de lancinants désirs de campagne lorsqu'on vit à Paris, n'est pas le problème des bourgeois mais au contraire des pauvres et des étudiants en situation précaire, qui ont été élevés aux champs, qui sont eux-mêmes fils de paysans. Comme ils vivent dans des chambres noires où l'on étouffe, ils éprouvent la nostalgie de leurs campagnes, « ils ont des envies de voir du vert, de regarder pousser de l'herbe et des fleurs. Le Luxembourg leur offre une contrefaçon de parc et de jardin ». Maintenant que les heures les plus chaudes de l'exode rural sont derrière nous, j'ai l'impression que le désir de verdure est surtout l'apanage des classes aisées, de ceux qui n'hésitent pas le vendredi et le dimanche soir à aggraver la congestion du périphérique et des cent premiers kilomètres d'autoroute pour rejoindre leurs résidences

secondaires, tandis qu'au contraire les classes populaires n'ont pas de monde de rechange. Si bien que ce sont les riches qu'on voit se presser au Luxembourg, désormais, rêvant à leurs maisons de province, tenaillés par l'envie de voir de l'herbe et des fleurs.

Mais, parmi les fantômes qui hantent ces jardins, il en est un auquel je pense toujours avec une tendresse particulière. C'est qu'il est moins qu'une âme errante – l'ombre d'une âme. Ivan Chtcheglov. Il était schizophrène. Interné en 1960, il est resté en institution psychiatrique trente-huit ans, jusqu'à sa mort. Les rares textes qu'il a publiés, il ne les a pas signés de son nom imprononçable, lui préférant un pseudonyme tiré de la geste des chevaliers de la Table ronde, Gilles Ivain. Son principal fait de gloire est d'avoir fréquenté assidûment Guy Debord une année, à cheval sur 1953 et 1954 ; une amitié forte est née entre les deux jeunes hommes, qui ont animé de concert un courant d'avant-garde potache, le « lettrisme ». Ivan Chtcheglov n'a publié qu'un seul texte méritant le détour aujourd'hui, le *Formulaire pour un urbanisme nouveau* – que les architectes en mal d'idées nouvelles ont allègrement pillé. C'est dans ce texte que j'ai trouvé l'une des meilleures formulations d'une idée qui m'est chère, depuis longtemps : les rues d'une ville ne remplissent pas seulement la fonction de relier un point à un autre, en fait elles établissent des connexions entre des coins différents de notre mémoire, entre des lieux auxquels s'attachent des émotions et des souvenirs,

si bien qu'on ne peut jamais marcher dans un paysage urbain que l'on connaît bien sans avoir l'impression, en même temps, de cheminer en nous-mêmes. « Toutes les villes sont géologiques, écrivait Chtcheglov, et l'on ne peut faire trois pas sans rencontrer des fantômes, armés de tout le prestige de leurs légendes. Nous évoluons dans un paysage *fermé* dont les points de repère nous tirent sans cesse vers le passé. Certains angles *mouvants*, certaines perspectives *fuyantes* nous permettent d'entrevoir d'originales conceptions de l'espace, mais cette vision demeure fragmentaire. »

L'auteur de ces lignes a aussi inventé un concept promis à un grand avenir : la « dérive psychogéographique ». C'est une pratique assez simple : vous choisissez un territoire, une ville de préférence, n'importe où sur le globe. Et vous définissez une période. Ça, c'est le point essentiel. Durant la dérive, tout est permis, n'importe quelle extravagance – entrer par effraction dans des appartements vides pour y dormir, consommer des substances psychotropes, avoir des relations sexuelles de hasard avec des inconnus –, mais vous devez avoir fixé la date à laquelle vous en sortirez, sinon l'expérience est trop dangereuse, qui vous conduirait sans coup férir à la clochardisation, à l'emprisonnement ou à la démence. Une dérive de trois jours dans une capitale quelconque de la planète, employée à tourner de bar en bar, à prendre part aux rixes et aux intrigues louches des noctambules, à bivouaquer sur les terrains vagues et à chiper votre nourriture, est déjà une rude épreuve pour votre organisme comme pour

N° d'édition : L.01ELJN000511.N001
Dépôt légal : janvier 2013